

UN DE PERDU... UNE DE TROUVÉE...

La douce lumière d'un petit matin de juin inondait déjà le jardin fleuri de la maison éclusière.

Malou, coiffé de son chapeau de paille, inspectait ses jardinières. Elle avait replanté les géraniums de l'été dernier.

Tu as un fluide c'est pas dieu possible! s'était, cette année encore, exclamée la vieille Francine sa voisine. Moi les géraniums je ne les tiens pas plus d'une saison!

Malou avait un secret. Enfin, Lucien avait un secret qu'il avait transmis à Malou avant de partir: Lucien arrosait toujours les géraniums fraîchement ressortis du cabanon d'une eau enrichie... d'urine du matin. Malou perpétuait simplement la tradition.

L'herbe nouvelle ourlait les bords du canal. Au raz de l'eau voletaient libellules, moustiques et autres punaises.

Soudain un aboiement. C'était Black, le chien de Francine, il devenait hargneux. Pour le calmer, elle lui ouvrait le portail une heure chaque jour. Il s'égayait sur le chemin, courait quelques canards, lapait à la va-vite l'eau trouble du canal et la langue pendante rentrait s'écrouler pour le reste de la journée sur son coussin défoncé.

L'aboiement recommença, une fois, deux fois, trois fois, il devenait rapide, régulier.

Et puis, un cri, un cri de femme et une voix qui implorait *Appelez votre chien, appelez votre chien!*

Probablement une de ces femmes qui couraient au bord de l'eau. Malou ne comprenait pas: le canal, lui, coulait si lentement entre les peupliers...

La vieille Francine cria *Black, ici! Black, ici!* Elle referma le portail.

Le silence était revenu.

Malou sortit sur le chemin, un râteau à la main. Ses bordures fleuries de bleu réclamaient un

sérieux désherbage.

À la surface de l'eau, des cercles se formaient et avançaient. Une jeune fille nageait au milieu du canal!

- Eh bien vous êtes courageuse! L'eau n'est pas bien propre vous savez, avertit Malou.

- Je n'ai pas choisi! J'ai peur des chiens, répondit la femme d'une voix essoufflée.

- Ah vous avez sauté? Vous pouvez revenir. Black est rentré chez lui, il aboie fort, mais il n'est pas méchant. Tenez, il y a un arbuste là, accrochez-vous, après c'est facile de grimper.

La jeune fille sortit de l'eau. Des herbes brunes pendaient des poches de son short. Ses cheveux bouclés dégoulaient sur son tee-shirt turquoise. Des feuilles mortes formaient une étonnante composition de pastilles dorées sur ses fines jambes. Elle pouvait avoir vingt ans, un regard clair – et pour l'heure contrarié – elle ne prit pas la main que Malou lui tendait.

- Venez, je vais vous prêter une serviette. Vous avez mal quelque part?

- Non ça va, je vous remercie, je vais rentrer.

Black se remit à gronder. La jeune fille se figea. Tendrement, Malou la prit par le coude et la conduisit chez elle.

Malou habitait une maison cosy. Rideaux en dentelle, napperons, coussins brodés et partout l'évocation de sa passion pour les fleurs. Du bouquet au milieu de la toile cirée façon méli-mélo de roses anciennes, au cadre recelant une morose composition de fleurs séchées, en passant par cette aquarelle, malheureuse imitation des *Tournesols* de Van Gogh, Malou se complaisait en milieu fleuri.

- Je vous offre un café pour vous remonter? Alors comme ça, vous avez peur des chiens? Ils ne mordent pas tous, vous savez. Mais souvent ils grognent après les gens qui courent. Eux non plus ne comprennent pas pourquoi les gens courent...

– *Je me suis perdue... Je ne savais pas qu'il y avait un chien en liberté ...*

– *Black ne vit pas en liberté. Il reste toute la journée chez Francine la voisine, mais elle le laisse sortir chaque jour un peu pour s'égayer. Avant, il allait avec son maître courir dans les bois, mais maintenant qu'il est parti l'Antonin...*

– *Il s'appelle vraiment Black ?*

– *Oui pourquoi ?*

– *Malou parce que ce chien est beige et marron d'après ce que j'ai eu le temps de voir...*

– *Ben oui c'est l'épagneul typique quoi. Il s'est toujours appelé Black. Je me souviens quand Antonin l'a ramené, il était tout petit le Black.*

Vous le savez peut-être, au village, l'été il y a un marché. Au bout, du côté de la place, Boubacar, un Africain, s'installe chaque année. Il vend des tissus bariolés, des sacs en cuir qui sentent fort, des colliers gri-gri et tout un tas de babioles.

Ce jour-là, Boubacar avait derrière lui, dans une caisse, deux petits chiots qui couinaient. Il prétendait qu'il les avait trouvés et que des gens les lui avaient réservés. Antonin qui, comme à l'accoutumée, faisait la fin du marché pour glaner quelques invendus a entendu les chiots. Boubacar a expliqué que personne n'était venu les chercher. Antonin n'a fait ni une ni deux, il en a pris un. Il a toujours affirmé qu'il n'avait rien payé, que c'était pour rendre service, mais ça, Francine ne l'a jamais cru. Enfin ! Toujours est-il que l'Antonin est rentré à la maison avec le chiot en disant qu'il s'appelait Black. On s'est habitué, ça fait plus anglais qu'africain Black, mais on s'est habitué.

Bon je cause, je cause, mais vous, ça va ? Vous êtes sèche ?

– *Oui merci. Je vais rentrer maintenant. Merci pour tout.*

– *Oh de rien. Comment vous appelez-vous ?*

– *Léonice.*

Malou ne connaissait pas ce prénom.

La température montait de jour en jour. Cela faisait une bonne décennie qu'on n'avait pas eu un mois de juin aussi chaud.

Malou dormait fenêtre ouverte volets fermés.

Un jeudi, juste avant le lever du jour, Malou fut réveillée par un grognement de Black. Elle se glissa derrière son volet à claire-voie. La lune éclairait la campagne et se reflétait à la surface de l'eau.

Sur la berge elle entrevit une lumière, puis deux qui se déplaçaient sur le talus du canal. Black se mit à aboyer. Que se passait-il ?

Francine grogna à son tour : *Black couché, couché Black!*, mais le chien aboya de plus belle.

Malou, rassurée de savoir Francine réveillée s'aventura dans la cour. *Qui va là ?* lança-t-elle.

Les lumières s'éteignirent et deux silhouettes prirent la fuite. La lune éclaira leur dos avant qu'elles ne disparaissent dans le virage.

Malou affirma à Francine qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme.

– *Comment peux-tu en être sûre ?*

– *À la façon de courir, j'ai reconnu la façon de courir. On en voit passer tellement qui courent, on se demande bien après quoi d'ailleurs, que j'ai fini par distinguer les hommes et les femmes : les hommes attaquent du talon, les femmes de la pointe des pieds.*

– *Ah bon... Mais qu'est-ce qu'ils faisaient là à ton avis ?*

– *Je ne sais pas, on aurait dit qu'ils cherchaient quelque chose.*

– *Le jour est levé maintenant, viens on va voir.*

Francine lâcha Black qui fonça directement vers l'herbe fraîchement piétinée.

Les deux vieilles femmes s'accroupirent, se penchèrent et d'un coup Malou annonça qu'elle avait trouvé.

Elles s'apprêtaient à rentrer quand Black se mit à frétiller de la queue et à s'agiter. Elles s'approchèrent et d'un coup Malou annonça qu'elle avait trouvé.

– *C'est quoi ?*

– *Une chaîne, elle est cassée.*

– *Tu crois que c'est ça qu'ils cherchaient ?*

– *Comment veux-tu que je le sache ?*

Malou fourra la chaîne dans sa poche de robe de chambre et les deux voisines s'installèrent sous la tonnelle pour prendre un café.

Deux jours plus tard alors que Malou faisait la sieste à l'ombre de son grand poirier, elle fut réveillée par une conversation.

- C'était là ? Tu en es sûre ?

- Oui c'était ici ! Je me souviens, c'est à cet arbuste que je me suis accrochée.

- Alors cherchons.

Malou se releva, contourna la maison et postée derrière une haie de chèvrefeuille observa la scène. Sur le bord du talus se trouvait la jeune fille de l'autre jour, elle ne se souvenait pas de son prénom, bon sang c'était comment déjà ? Et puis un homme, plus âgé. Ils étaient à quatre pattes et fourrageaient dans l'herbe.

- Tu es sûre que tu l'avais ce jour-là ?

- Oui certaine, j'ai même vérifié en sortant de l'eau que je l'avais encore, c'est dans l'arbuste qu'il a dû s'accrocher.

- Quelle idée aussi !

- Mais il me porte bonheur !

- Ah ben la preuve ! Tu as failli te faire mordre par un chien et tu as perdu ton pendentif !

- Mais j'ai eu de la chance en quelque sorte, j'ai pu sauter à l'eau...

- Vu comme ça évidemment !

Ils s'approchèrent du petit portillon de bois. Il y a quelqu'un ?

Malou rejoignit la cour.

- Bonjour Madame. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi : la semaine passée j'ai sauté dans le canal pour échapper au chien, il s'appelle Negro je crois et...

- Le chien s'appelle Black, ici on n'est pas raciste ! lança Francine qui avait rejoint sa voisine.

- Oh excusez-moi, j'avais juste retenu que c'était l'inverse de la couleur de son pelage et en espagnol...

- Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ? poursuivit Francine. Son ton glacial laissait à penser qu'elle aussi avait tout entendu de la conversation du talus.

L'homme avança d'un pas.

- Eh bien voilà, en remontant sur le talus, ma fille a perdu un bijou et nous voudrions savoir si par hasard vous l'auriez trouvé... Ou si quelqu'un

vous l'aurait rapporté...

- Non rien, nous n'avons rien vu et on ne nous a rien rapporté, trancha Francine.

- Mais laissez-nous vos coordonnées, si on trouve on vous téléphonera, ajouta Malou soucieuse d'adoucir les propos de sa Francine.

L'homme remercia.

La jeune fille écrivit un numéro sur un papier.

Quand les deux visiteurs eurent disparu au-delà du virage, les deux vieilles femmes s'installèrent sous la tonnelle pour se rafraîchir d'une infusion de citronnelle glacée, spécialité de Malou.

Elles échangèrent sur la scène passée, la mirent en rapport avec celle de la nuit et tombèrent d'accord : tout cela était bien étrange, voire inquiétant. Il convenait de rester sur ses gardes. Leurs deux maisons voisines étaient isolées sur cette portion de canal. Le voisin le plus proche, Léon Doti, habitait à plus de cinq cents mètres. Heureusement Black veillait et les rassurait.

Et justement le voilà qui revenait en agitant la queue. Il fit quatre allers-retours entre la cour et le talus avant que Malou et Francine ne comprennent qu'il les attirait au bord de l'eau. Il avait gratté la terre. Un médaillon en argent gravé brillait au soleil. Francine le ramassa, Malou le fourra dans sa poche de blouse.

Puis Malou partit au village faire quelques courses. Elle suait à grosses gouttes en pédalant le long du canal et actionnait énergiquement sa sonnette en doublant les joggeurs. Mais quelle idée de courir par ce temps-là !

Elle posa son vélo le long de la vitrine de la boulangerie. La porte était largement ouverte pour laisser entrer un peu d'air. Martine ne servait plus ; les ménagères discutaient comme sur la place du marché. Toutes apportaient leur contribution à la discussion générale sur l'évènement du jour : les vols en série à la maison de retraite des Peupliers ! En effet, pendant le regroupement des pensionnaires dans l'unique pièce climatisée de l'établissement, question de leur faire prendre un peu de frais en ces journées exceptionnellement chaudes, quelqu'un avait visité les chambres et dérobé des bijoux. Seul le jardinier avait pu

témoigner : en pause, à l'ombre du grand séquoia, il avait vu une jeune fille aux cheveux noirs bouclés traverser la cour d'une démarche empressée. Or, parmi les pensionnaires, personne ne recevait habituellement de visite d'une jeune fille aux cheveux noirs bouclés. La coupable était donc toute désignée et la nature de ses cheveux orientait inévitablement les soupçons du côté de l'aire des gens du voyage investie massivement depuis le week-end par de nombreuses familles venues célébrer des baptêmes. La « Bohémienne » avait minutieusement dévalisé toutes les tables de nuit précisèrent ces dames.

Malou sortit de la boutique et se posa sur un banc. Elle tira un mouchoir de la poche de sa robe. Mon dieu quelle chaleur ! Elle pensa à Irène, son amie d'enfance qui vivait depuis cinq ans aux Peupliers. Lui avait-on volé sa délicate bague en or ornée d'une émeraude que son doigt gonflé par les années ne pouvait plus porter ?

Malou enfonça son petit chapeau de toile sur la tête et remonta sur sa bicyclette.

Elle croisa une bande d'écoliers qui revenait d'un cours de sciences au bord de l'eau, carnet en main épuisette sur l'épaule, une péniche sur laquelle des filles blondes en short se prenaient en photo et un couple de retraités qui se battait avec un siège en toile avec l'espoir de le déplier.

Après le virage, au bout de la longue ligne droite, elle aperçut Francine qui faisait des grands signes. Qu'était-il arrivé ? À peine fut-elle descendue de son vélo que déjà sa voisine lui mettait sous les yeux une page du journal :

VOLS EN SÉRIE AUX PEUPLIERS. Profitant que les pensionnaires aient déserté leur chambre pour se rafraîchir dans la salle climatisée tout juste inaugurée par le Président du Conseil Départemental, un voleur s'est introduit dans le bâtiment, a visité les chambres de l'aile B pour dérober bijoux et montres. Pas moins de 25 objets ont disparu. La gendarmerie est sur la piste d'un suspect aperçu sur les lieux par un employé.

- Tu as vu ça ! On a raison de se méfier ! La fille de tout à l'heure... si ça se trouve, le pendentif qu'elle cherche, elle l'a volé à la maison de retraite...

- Impossible, affirma Malou en descendant son panier du porte-bagage. Impossible, le vol a eu lieu hier.

- Ah oui c'est vrai... Mais quand même, entre cette fille bizarre qui se jette à l'eau et revient chercher un bijou, les deux qui farfouillaient sur le talus au petit matin et le cambriolage aux Peupliers cela fait beaucoup... Tu ne m'as pas rapporté de pain ?

- Non, elle n'en avait plus, Martine, dévalisée par un car de touristes qui venaient faire un tour de bateau.

- Ah bon ? Je n'ai pas bougé de mon banc et je n'ai pas vu passer le "Traîne-couillons"... Francine critiquait immanquablement toutes les initiatives destinées à faire vivre son canal qu'elle préférait endormi.

Sans répondre, Malou rentra chez elle et se dirigea vers sa commode. Du premier tiroir, il tira un mouchoir. Elle le déplia sur son lit. La chaîne était en or et le pendentif en argent. Elle approcha l'objet ciselé : deux minuscules charnières lui apparurent. À l'aide d'une lime à ongles elle ouvrit un premier compartiment : une photo de mariés des années 50. Au dos : "Antonin et Jeannette 7 juillet 1959". Le deuxième compartiment renfermait une autre photo plus récente. Devant une glycine, un couple tenait dans ses bras une fillette "Papa maman et moi, été 93".

Ce soir-là, Malou invita Francine à partager son repas, il lui restait quelques tomates farcies. Francine apporta une bouteille de rosé bien frais. Malou posa deux verres ballon et une coupelle de biscuits salés sur la nappe à carreaux.

Elles étaient bien toutes les deux assises au frais sous la tonnelle, le jour tarderait à tomber.

Black dormait sous la table.

Les vieilles femmes trinquèrent *À l'arrivée de l'été ! Et Francine de rajouter Fin de la tranquillité ! Elles débattirent alors sur la présence des touristes. Il faut bien faire vivre les campagnes* disait Malou, *Mais ils se comportent comme à la ville je ne vois pas l'intérêt* rétorquait Francine, avant d'ajouter *C'est quoi comme marque tes bretzels ? Ils ne sont pas mauvais.*

Malou lui servit un second verre. Francine pou-

vait avoir le vin bavard ou plus exactement le vin confident. Les événements des derniers jours l'avaient bousculée. Il faisait lourd, le vin lui tournait la tête et lui renversait le cœur, la vue des bretzels la plongeait dans l'émotion. Car pour Francine le bretzel était une madeleine. Dès qu'elle croquait dans le biscuit tordu, au moment précis où le grain de sel roulait sur sa langue, elle repartait en Alsace. Elle y avait vécu jusqu'à l'âge de trente ans, dans une maison au bord du canal Rhin-Rhône.

C'est là qu'elle avait rencontré Antonin ; ses yeux myosotis et ses tendres fossettes au coin de la bouche l'avaient séduite au premier coup d'œil. Capitaine sur une péniche, il était monté à la maison éclusière pour saluer le père de Francine. Le soir même ils s'étaient retrouvés au village, le destin avait choisi de les jeter dans les bras l'un de l'autre. Mais voilà, Antonin était déjà marié et père de famille, aussi leur relation resta-t-elle secrète plusieurs années. Ils se retrouvaient trois ou quatre fois par an mais s'écrivaient chaque semaine. Le frère d'Antonin servait de boîte à lettres, le père de Francine se lamentait de voir sa fille ne sourire qu'au passage du facteur et repousser sans égard les nombreux prétendants qui lui tournaient autour car Francine était une très jolie fille. Et puis le pot-aux-roses fut découvert. Un beau jour, alors qu'Antonin était en déplacement, l'épouse trahie vida la maison, ne laissant sur le carrelage qu'un mot griffonné à l'encre de haine *Salaud!*

Antonin ne revit sa fille unique, Odile, qu'en de rares occasions et toujours en dehors de la présence de Francine avec laquelle il s'était remarié. La rancune était un acte de solidarité dans la famille, elle nourrissait le terreau de la souffrance.

Francine et Antonin n'eurent pas d'enfant ; sans doute l'influence du fantôme omniprésent de cette fille vengeresse ; c'est du moins ce que Francine a toujours cru en serrant les poings, en silence. Elle qui aurait tant aimé avoir elle aussi une fille à faire grandir.

Puis Antonin tomba malade. Francine proposa de prévenir Odile. Antonin ferma les yeux. Une

larme pointa. Antonin profondément blessé par le rejet de sa fille avait scindé sa vie en deux. D'un côté cette enfant devenue adulte qui persistait par fidélité à sa mère à nier le choix de son père, d'un autre Francine l'amour de sa vie.

Odile tomba malade en même temps que son père, comme si la mort était l'unique espace possible de la réconciliation. Ils partirent à quelques heures d'intervalle. Francine se reconfortait chaque jour en pensant qu'ils pouvaient désormais s'autoriser à se tenir la main, à échanger les mots du pardon.

– J'ai su qu'elle aussi avait eu une fille. J'espère qu'elle aura eu le temps de lui donner du bonheur. Elle est partie si jeune, Odile. Sa petite avait un joli prénom que je ne connaissais pas, Léonice, je m'en souviens, Antonin m'avait montré le faire-part.

Malou n'osait pas se lever pour éteindre le four. Francine essayait ses joues.

– Je vais me rentrer. Je suis fatiguée et je crois bien que le rosé m'a tapé la tête.

– Tu ne manges pas ?

– Non je n'ai pas faim. Les bretzels m'ont coupé l'appétit si tu vois ce que je veux dire... À demain Malou. Allez viens Black on rentre.

Malou ramassa les verres, rentra, tourna le bouton du four. Elle non plus n'avait pas faim.

Elle reprit le mouchoir et vida son contenu sur le lit. Elle ouvrit les compartiments du pendentif. Antonin avait toute sa vie conservé ses deux charnants plis au coin de la bouche et ses yeux myosotis avaient pétillé jusqu'au dernier instant.

Il était huit heures. Elle hésita. Il faisait encore jour. Elle se décida à téléphoner.

Le lendemain Malou pédala dès neuf heures sur le bord du canal. Les pêcheurs avaient déjà posé leurs lignes et farfouillaient dans leurs musettes ; le temps du saucissonnage partagé était arrivé. Malou actionna sa sonnette à l'approche des joggeurs.

Elle gara son vélo sur la place du marché et se dirigea vers le café de la mairie. Léonice et son père se levèrent. Malou sortit le pendentif et la chaîne de son cabas de toile.

La jeune fille embrassa Malou et serra le pendentif sur son cœur en égrenant une série de mercis.

– C'est très gentil à vous, Madame, de nous l'avoir rapporté mais vous savez, nous aurions pu venir le chercher, dit l'homme.

– Cela ne me dérange pas, j'ai à faire au bourg. Vous êtes en vacances ici ?

– Ma fille fait un stage à l'Office du tourisme. Vous vivez dans une bien belle région ! Léonice est en stage pour deux mois. Je suis venu la voir pour un grand week-end, je repars à midi.

– Je vous rends la chaîne, Madame, elle n'est pas à moi. Celle que j'avais était en argent mais cela n'est pas grave, c'est au pendentif que je tenais.

– Un souvenir de famille ajouta l'homme.

– Oui je comprends. Et pourquoi avez-vous choisi notre région pour le stage ?

– Je suis très intéressée par le tourisme fluvial, la vie des canaux et puis les paysages qu'ils façonnent, la quiétude, la lenteur qu'ils dégagent m'inspirent pour peindre et pour la photo...

– Je vois bien et d'ailleurs je ne comprends vraiment pas pourquoi les gens courent au bord du canal, enfin...

L'homme raconta qu'enfant déjà, Léonice dessinait des canaux, des péniches, des écluses. Les ancêtres de sa mère avaient travaillé dans la navigation fluviale, sans doute cette passion s'était-elle transmise...

Léonice avait choisi de faire son stage au bord d'un canal. L'école avait donné une liste d'Offices. Léonice avait écrit. Elle avait choisi celui qui avait répondu en premier.

– J'aime beaucoup l'endroit où vous vivez, ces deux petites maisons collées, en brique. Est-ce que je pourrais passer vous voir ? J'aimerais bien faire quelques esquisses depuis votre cour, on y a un joli point de vue avec l'eau au premier plan et derrière la trouée dans les peupliers.

– Oui bien sûr, mais plutôt la semaine prochaine, je vais avoir à faire dans les jours prochains.

Malou salua et marcha jusqu'à la halle. Elle s'assit sur un banc et essuya son cou. Cette fois, la sueur ne provenait pas de la chaleur. La petite viendrait à coup sûr.

Elle poussa la porte de la boulangerie. Deux femmes parlaient avec Martine.

– Ça y est, ils ont pincé la « Bohémienne », la voleuse de la maison de retraite.

– Pourquoi tu dis la « Bohémienne », Monique ?

– Parce que la voleuse avait les cheveux noirs bouclés !

– Oui mais elle n'était pas Bohémienne du tout, c'était une touriste qui était au village-vacances des Hollandais.

– C'est pas possible ! Les Hollandaises sont blondes, on en voit assez qui prennent des poses sur les péniches pour le savoir...

Malou acheta deux baguettes et remonta sur son vélo.

Quand elle approcha de la maison, elle fut traversée par l'inquiétude. Francine n'avait pas ouvert ses volets !

Black courut vers elle.

– Francine, tu es levée ?

Francine sortit en chemise de nuit, hirsute, sur le chemin. Décidément le rosé ne lui convenait pas.

– Francine qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est les gendarmes qui m'ont réveillée, ils viennent de repartir par l'autre côté. Toi tu étais déjà envolée. Ils m'ont montré, derrière le talus...

– Quoi derrière le talus, qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y avait une barque attachée et bien cachée dans les roseaux. Dedans, ils ont trouvé des bijoux : les bijoux de la maison de retraite et plein d'autres encore ! La Bohémienne a dû avouer et dire où était la cachette. Ils m'ont demandé si j'avais entendu du bruit cette nuit. Avec le rosé, j'ai ronflé, je n'ai pas entendu si Black avait aboyé. Et toi ?

– Non, moi non plus. De ce que j'ai appris au bourg, ça n'est pas une Bohémienne qui a volé à la maison de retraite mais une femme du village-vacances...

– Eh bien voilà ! Quand je te dis que les touristes...

– Et quoi d'autre ?

Francine était agitée, les mots se bousculaient dans sa bouche.

– Ils m'ont demandé si on avait remarqué quelque chose d'anormal ces derniers temps. J'ai

parlé des deux qui avaient farfouillé la nuit sur le talus et de la chaîne que tu as trouvée, et puis de la fille qui a sauté et du pendentif et...

- La chaîne n'avait rien à voir avec le pendentif. On va la donner aux gendarmes.

- Et le pendentif?

- Alors pour le pendentif, je vais t'expliquer Francine. On a quelques jours devant nous, je vais t'expliquer.

Tendrement Malou prit sa voisine par le coude et

l'accompagna jusqu'au portail.

- Va t'habiller, ma Francine, va.

Quand la vieille Francine eut passé le pas de sa porte, Malou rajouta : *Tu vas t'intéresser au tourisme ma Francine, je te fiche mon billet que maintenant, tu vas t'intéresser au tourisme....*

